

Jérôme Coppel: une carrière contre-la-montre

Rencontre Médaillé de bronze lors des récents championnats du monde, le cycliste d'Arbusigny revient sur son exploit. Son parcours témoigne de la dureté d'un sport impitoyable.



Dix jours après l'exploit mondial, Jérôme Coppel peut savourer un mois de repos chez lui, à La Roche-sur-Foron.

Image: Lucien Fortunati

C'est ça la vie de coureur cycliste professionnel. Trente mille kilomètres par an, une discipline d'ascète pour se faire une place dans le peloton, des chutes, des fractures, des abandons, quand il ne faut pas sacrifier ses ambitions pour protéger le leader de son équipe. Et puis arrive le bon jour. Dans son appartement de La Roche-sur-Foron, Jérôme Coppel parle du 23 septembre 2015, date du championnat du monde de contre-la-montre de Richmond (Etats-Unis), avec le verbe précis, presque mathématique. «La puissance que je pouvais développer durant une heure avait été fixée avec mon entraîneur. J'étais à 100% et le matériel répondait parfaitement.» Dès les premiers kilomètres sur l'asphalte américain, les informations transmises dans son oreillette laissent penser que son objectif – il vise «un top 10» – est atteignable. Ce sera mieux encore. Avec 53,5 kilomètres avalés à une vitesse moyenne de 51 km/h, le natif d'Arbusigny, sur les pentes du Salève, monte sur la troisième marche du podium. Sevré de résultats depuis longtemps, le cyclisme français jubile, la presse spécialisée parle de surprise et lui ne s'emballe pas: «Des jambes comme ça, peut-être que je ne les retrouverai jamais plus.»

Dix jours après, le calme est revenu. Entre-temps, Jérôme Coppel a dû se remettre du décalage horaire et remonter en selle. Dimanche, abandon au Tour de Lombardie et retour sur terre. «Je savais que je n'étais pas au mieux», dit-il à peine rentré de la classique automnale.

«Toujours marcher»

Cette médaille de bronze viendrait-elle couronner la maturité d'un athlète patient? «Plus jeune, j'ai beaucoup travaillé la montagne pour devenir leader. Mais aujourd'hui, je me suis rendu compte de mes limites. Un rouleur qui veut devenir un grimpeur, c'est trop dur.» Comme pour n'importe quel métier, la spécialisation frappe le cyclisme et Jérôme Coppel mise sur ce qu'il sait faire le mieux: le contre-la-montre, à savoir rouler vite et seul sur une distance ni trop courte ni trop longue. Une spécialité qu'il a acquise en pratiquant le ski de fond, discipline à laquelle il semblait prédestiné jusqu'à l'adolescence. Mais à 15 ans, suite à une brouille avec un sponsor, il décide de tout plaquer pour le vélo. Son père, ancien cycliste, lui promet «des claques» s'il ne renonce pas. «Pour lui, c'était trop de sacrifices pour peu de résultats», raconte Jérôme Coppel.

Fracture, abandon et médaille

Le garçon semble déterminé. De bons classements chez les amateurs le poussent chez les pros. D'abord sous les couleurs de la Française des Jeux (2008), avant l'équipe Saur-Sojasun (2010) et le Team Cofidis (2013). Préparé pour devenir un leader, le Haut-Savoyard se frotte à un univers impitoyable. «Dans ce milieu, il faut toujours marcher (ndlr: obtenir des résultats), courir après les contrats, dont la durée dépasse rarement les deux ans.» A la dureté du bitume s'ajoute une bactérie qui attaque son estomac et dont il mettra un an à se débarrasser. «Un jour je pouvais être devant et le lendemain parmi les premiers à abandonner», se souvient-il.

A 29 ans, Jérôme Coppel roule désormais pour la jeune équipe suisse IAM Cycling. Il boucle une saison à l'image d'une vie de cycliste, entre une fracture de la main au Pays basque, un abandon pour maladie lors du Tour de France (c'était sa cinquième participation) et un Tour d'Espagne convaincant qui lui a donné l'élan nécessaire pour remporter sa médaille mondiale. L'année prochaine, il portera toujours le même maillot. Mais pour l'heure, le forçat a le droit de s'accorder un mois de vacances, sans avoir à raser ses jambes et sans diététicien pour lui interdire la raclette. Célibataire, pas encore trentenaire, il dit réfléchir à son avenir. «Je me verrais bien entraîneur. Plutôt des jeunes, pas des professionnels: il y a trop de pression.» (TDG)